Cipango

Cahiers d'études japonaises

23 | 2020

Charbon et communautés minières au Japon

Éditorial

Editorial Note

Bernard Thomann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cipango/3403>

DOI : 10.4000/cipango.3403

ISSN : 2260-7706

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2020

ISBN : 9782858313426

ISSN : 1164-5857

Référence électronique

Bernard Thomann, « Éditorial », *Cipango* [En ligne], 23 | 2020, mis en ligne le 16 juin 2020, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/3403> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cipango.3403>

Cipango est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Éditorial

Editorial Note

Bernard THOMANN

CEJ, Inalco

À l'encontre de certains clichés entretenant l'idée d'un archipel sans ressources naturelles, le Japon a été le lieu d'importants gisements de cuivre, d'argent ou d'or. L'extraction de ces métaux a été modernisée après la Restauration de Meiji, jouant un grand rôle dans l'industrialisation du Japon. Ainsi, la mine d'Ashio 足尾, exploitée depuis le XVI^e siècle, devint l'une des plus importantes mines de cuivre au monde à la fin du XIX^e siècle. Si l'extraction du charbon ne revêtait pas une importance comparable à celle des métaux durant la période proto-industrielle, elle était du moins déjà pratiquée, et fournissait de la houille pour le chauffage domestique comme la production de sel, très répandue sur les rivages de la mer Intérieure. Modernisée par l'introduction de technologies occidentales, elle constitua à partir de l'ère Meiji un des principaux moteurs de la Révolution industrielle.

Les principaux gisements houillers se formèrent à Kyūshū, où ils alimentèrent le développement de l'industrie sidérurgique dans le Nord de l'île, puis à Hokkaidō, où le charbon était de meilleure qualité. Des bassins houillers furent également exploités dans les départements de Yamaguchi (Ube 宇部) ou de Fukushima (Jōban 常磐). L'extraction du charbon japonais, d'une importance considérable

dans le développement de l'industrie locale, était néanmoins dispendieuse. La chaleur ambiante rendait le travail très difficile ; les galeries étaient profondes, les veines souvent étroites et très inclinées, ce qui limitait le recours à la mécanisation de la production. L'industrie minière japonaise présentait en outre une structure caractéristique : d'un côté, des mines liées aux grands groupes industriels, qui furent mécanisées à grande échelle à partir des années 1930, et de l'autre, des petites mines, exploitant souvent les veines les plus proches de la surface, mais qui ne bénéficiaient que d'une technologie assez sommaire, et dont la productivité était très faible. Ainsi, à partir de la seconde moitié des années 1950, quand la houille Japonaise se révéla une source d'énergie de moins en moins compétitive face au charbon étranger ou au pétrole, ce sont ces petites mines qui fermèrent en premier, notamment dans le bassin du Chikuhō 筑豊. Les grandes mines de Kyūshū (en particulier celle de Miike 三池), qui bénéficiaient de conditions géologiques plus favorables, restèrent pour certaines en opération jusque dans les années 1990, à l'instar de certaines houillères de Hokkaidō. Aujourd'hui, seule la mine de Kushiro 釧路 demeure fonctionnelle, malgré des volumes extraits assez limités. Mais la fin de l'industrie houillère japonaise n'est pas encore écrite : avec la fermeture d'une partie des centrales nucléaires, un certain nombre de nouvelles centrales thermiques à charbon doivent entrer en service dans les prochaines années.

Au-delà des quantités de houille extraites, qui peuvent paraître relativement modestes comparées à d'autres vieilles nations industrielles, c'est sur le poids de l'industrie houillère dans l'histoire économique et sociale que l'on peut légitimement diriger son attention, tant celui-ci est remarquable. L'extraction du charbon est d'abord liée de manière intime à l'histoire du capitalisme japonais : nationalisées au début de l'ère Meiji, la plupart des grandes mines furent revendues à des investisseurs privés dès les années 1880, pour constituer les fondations sur lesquelles les grands conglomérats industriels, les *zaibatsu*, se formèrent et se développèrent. Avant la Seconde Guerre mondiale, l'un des hommes les plus influents du monde des affaires japonais fut incidemment un ancien ingénieur de la mine de Miike, Dan Takuma 団琢磨 (1858-1932), par ailleurs président du « Club industriel du Japon » (*Nihon kōgyō kurabu* 日本工業倶楽部). Certains personnages marquants, symboles du capitalisme naissant, construisirent leur fortune en investissant dans les mines. On peut à cet égard citer la dynastie

industrielle et politique Asō 麻生, ou Hirooka Asako 広岡浅子 (1849-1919), qui fut l'héroïne de la série à succès *Asa ga kita* あさが来た, diffusée par la NHK entre 2015 et 2016.

La mine fut aussi étroitement liée à l'histoire du mouvement social. Les conditions de travail dans l'industrie firent pour la première fois l'objet d'un large débat public en 1888, quand la situation des mineurs de la mine de Takashima 高島, au large de Nagasaki, fut décrite dans la revue *Nihonjin* 日本人 par Matsuoka Kōichi 松岡好一 (1865-1921). Après la Seconde Guerre mondiale, le mineur fut souvent considéré comme une entité à l'avant-garde du combat politique contre les gouvernements conservateurs de l'après-guerre. Pendant un an, entre 1959 et 1960, le mouvement des mineurs de Miike symbolisa ainsi la double résistance du mouvement ouvrier aux mesures de rationalisation impliquant de nombreux licenciements, mais aussi à l'emprise grandissante des employeurs sur le mouvement syndical. La défaite de l'ancien syndicat au profit du syndicat soutenu par la direction fut d'autant plus amèrement ressentie que la dégradation subséquente des conditions de travail devait conduire la mine de Miike à l'une des explosions les plus meurtrières de l'histoire mondiale de l'industrie houillère, avec 458 morts et 839 blessés, dont beaucoup conservèrent de graves séquelles.

La houillère devint une partie intégrante de la culture littéraire et artistique japonaise quand la situation d'extrême dénuement de certaines communautés minières des années 1950-1960 commença à inspirer de nombreux artistes et écrivains engagés : citons les clichés d'enfants du bassin de Chikuhō réalisés par Domon Ken 土門拳 (1909-1990), les photographies de Chō Gunje 趙根在 (1938-1997) capturant la misère des petites mines, les reportages d'Ueno Eishin 上野英信 (1923-1987) sur les mineurs au chômage, ou le mouvement littéraire des *Sākuru-mura* サークル村. Durant les deux premières décennies de l'après-guerre, le cinéma trouva également dans ces communautés un terreau social propice à la description de la condition humaine. Réalisé en 1959 par Imamura Shōhei 今村昌平 (1926-2006), *Nianchan* 二あんちゃん [Mon deuxième frère] raconte ainsi l'odyssée de deux enfants dans une localité minière du département de Saga touchée par la crise économique de la fin de la guerre de Corée. Quant à la lutte entre syndicats qui conduira à l'assassinat du personnage principal d'*Otoshibana* 落とし穴 [Le traquenard], réalisé en 1962 par

Teshigahara Hiroshi 勅使河原宏 (1927-2001), référence est implicitement faite au conflit entre l'ancien et le nouveau syndicat de la mine de Miike, sur fond de paysages désolés et de corons vidés de leurs habitants par la crise minière.

Depuis la fermeture de la quasi-totalité des mines de charbon, un mouvement de patrimonialisation a réhabilité un nombre considérable d'anciens sites d'extraction, dont la visite est souvent au centre d'une stratégie de développement du tourisme dans des zones économiquement sinistrées. Mais cette construction de la mémoire de la mine est source de conflits entre le Japon et ses voisins asiatiques : pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que la mobilisation générale militaire réduisait la main-d'œuvre en réserve, l'industrie minière japonaise procéda en effet au recrutement massif de mineurs coréens et chinois qu'elle fit émigrer de force pour augmenter son volume de production. Le cas de Hashima 端島, ou Gunkanjima 軍艦島, est sans doute le plus représentatif du phénomène. Les ouvrages de Hayashi Eidai 林えいだい (1933-2017) l'ont installé comme un lieu emblématique de l'exploitation des travailleurs forcés coréens, lieu qu'un film d'action coréen (*The Battleship*), prenant quelques libertés avec les faits historiques, est allé jusqu'à présenter comme le théâtre d'une grande révolte pendant la guerre. Aussi le gouvernement coréen a-t-il manifesté son désaccord lors du processus d'inscription du site de Hashima¹ au patrimoine industriel de l'Unesco, y voyant avant tout un lieu de travail forcé. Actuellement, pas moins de trois projets de recherches concernant le travail forcé en temps de guerre sont financés par le gouvernement japonais.

Ce dossier spécial, qui sera étalé sur deux numéros de la revue, ne peut rendre compte de toute l'importance du charbon et de la mine dans l'histoire économique, sociale, politique et culturelle du Japon. Il a néanmoins pour ambition de montrer à quel point le charbon peut représenter pour les études japonaises un sujet de recherche transversale important, et pouvant être abordé à partir d'une variété de disciplines.

Dans le premier article de ce numéro, Bernard Thomann révèle comment, entre la période de l'entre-deux-guerres et la fin de la période de haute croissance,

1. Avec d'autres sites miniers emblématiques, aux yeux du gouvernement japonais, de la Révolution industrielle.

le processus de modernisation de la gestion des ressources humaines des mines mobilisa les technologies de gouvernance de la population les plus avancées, transformant la vie quotidienne des mineurs au cours du siècle. Si assurer la reproduction de la main-d'œuvre était apparu comme une nécessité durant la phase de croissance de l'industrie minière, son déclin fut cependant accompagné de mesures de rationalisation qui firent courir aux travailleurs des houillères de nouveaux risques sanitaires et sociaux. Le processus de reconversion des mineurs après la fermeture des sites d'extraction fait l'objet de l'article de Naoko Shimazaki, illustrant à la fois le volontarisme dont firent preuve le gouvernement et les milieux associatifs, mais aussi ses limites devant l'ampleur de la tâche que représentait l'accompagnement social d'une telle restructuration industrielle. Les mines ont par ailleurs toujours attiré une pluralité de populations issues des marges de la société. Kaiko Miyazaki nous montre à cet égard comment les communautés *burakumin* du Chikuhō ont constitué une main-d'œuvre importante pour les houillères de ce bassin, et comment la mine fait aujourd'hui partie intégrante de la mémoire collective de cette population. Le travail des Coréens dans les houillères, des années 1920 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, apparaît quant à lui de façon très paradoxale dans la littérature, ce que Mayumi Shimosakai mettra en évidence. Cette mémoire est évoquée avec beaucoup de difficulté par les écrivains *zainichi* coréens, comme s'il s'agissait d'une sorte de non-dit, d'un « sujet indicible ». Les mineurs coréens apparaissent en revanche comme une population lourdement discriminée chez les auteurs japonais engagés, qui n'hésitent pas à aborder beaucoup plus explicitement la question de leurs conditions de travail. L'extraction minière, loin de concerner les seuls travailleurs de cette industrie, touche également les populations vivant à proximité. Cyrian Pitteloud se penche ainsi sur la première grande affaire de pollution industrielle du Japon, montrant comment le gouvernement, après des années d'inaction, fut progressivement obligé de mettre sur pied une Commission d'enquête, de s'engager dans le conflit qui s'était ouvert entre les protestataires et le *zaibatsu* Furukawa, et de proposer des solutions à la pollution elle-même. Dans le prochain numéro de *Cipango*, Alexandre Roy traitera du charbon comme l'un des produits phares de l'intégration du Japon au flux du commerce international, un produit également à l'origine du développement du port de Moji, dans le Nord de l'île de Kyūshū. Enfin, Makiko Ueda se penchera sur la revue *Sākurumura*, qui nous rappelle que les

communautés minières furent considérées comme des emblèmes de la condition ouvrière par la littérature japonaise engagée sur la question sociale, et à quel point les textes produits à l'époque demeurent de précieux témoignages sur la réalité de la condition ouvrière dans les mines.

Ce numéro de Cipango comporte également deux articles varia. Dans la première de ces deux contributions, Brice Fauconnier analyse trois essais de Maruyama Masao, figure intellectuelle majeure de l'après-guerre, sur la nature du régime politique japonais des années 1930 jusqu'en 1945. L'auteur montre à quel point ces trois essais, publiés sous forme d'articles de revues entre 1946 et 1949, sont révélateurs de l'utilisation qui fut faite après la défaite du terme de « fascisme » par toute une génération de chercheurs, qu'ils soient libéraux, comme Maruyama, ou marxistes. Il analyse aussi comment des historiens ont mis en lumière les difficultés posées par l'utilisation de cette notion pour comprendre l'histoire politique du Japon des années de la guerre en Asie-Pacifique. Garance Ducros, quant à elle, réinterroge l'idée selon laquelle la pratique de la dot fut peu répandue dans les pratiques matrimoniales japonaises. Se reposant sur les résultats d'une importante étude de terrain et sur la littérature folklorique locale, l'auteure met en lumière le contenu et le sens de la pratique du trousseau dans la région de Nagoya. Elle montre comment cette pratique s'est transformée au cours de la période moderne, parallèlement à l'évolution de la société et du droit de la famille.

Cet éditorial ne rendrait pas justice au travail accompli pour la réalisation de ce numéro de Cipango sans de chaleureux remerciements à Simon Ebersolt pour la relecture des articles, à Noémi Godefroy pour son aide dans la relecture de l'anglais, et à Michael Lucken, directeur du Centre d'études japonaises, pour son soutien. Ce numéro spécial a enfin bénéficié du soutien financier de l'ANR Euraseemploi.